

Aménagement et occupation de l'espace dans la ville moyenne d'Antananarivo pendant la colonisation. (L'exemple du quartier d'Ankadifotsy.)

Faranirina Esoavelomandroso

#### Citer ce document / Cite this document :

Esoavelomandroso Faranirina. Aménagement et occupation de l'espace dans la ville moyenne d'Antananarivo pendant la colonisation. (L'exemple du quartier d'Ankadifotsy.). In: Cahiers d'études africaines, vol. 25, n°99, 1985. Ségrégation spatiale, ségrégation sociale. pp. 337-361;

doi: https://doi.org/10.3406/cea.1985.1734

https://www.persee.fr/doc/cea\_0008-0055\_1985\_num\_25\_99\_1734

Fichier pdf généré le 17/05/2018



#### Faranirina V. Esoavelomandroso

# Aménagement et occupation de l'espace dans la ville moyenne d'Antananarivo pendant la colonisation

(L'exemple du quartier d'Ankadifotsy)

Bu début du XIXe siècle, la cité d'Antananarivo, jusque-là massée autour Rova (l'ensemble des palais royaux bâtis sur la plus haute colline de la ville, à 1 470 m d'altitude), éclate hors des limites de ce que l'on appelle communément la ville haute. Elle glisse alors progressivement vers l'ouest et le nord, intégrant dans l'espace urbain une série de « villages Taubourgs ». Cet héritage donne un cachet particulier à la ville moyenne Four la localisation des grands secteurs de la ville et des principaux quartiers cités dans le texte, cf. Carte 1). Lorsqu'on s'écarte de la rue, on pénètre par un dédale de sentiers et d'escaliers au cœur d'Ambanidia, d'Ambondrona... d'Ankadifotsy, « point noir » pour nos contemporains urbanistes avec ses problèmes d'hygiène et de viabilité. Les projets d'aménagement n'ont pas manqué durant toute la première moitié du xxe siècle, mais ce quartier résidentiel malgache n'a occupé qu'une place secondaire dans les préoccupations des architectes, urbanistes, administrateurs, entrepreneurs. L'étude d'Ankadifotsy nous permettra ainsi d'évoquer, à travers le choix des uns et des autres, des questions plus générales d'urbanisme : le remodelage d'espaces habités, les enjeux dans l'aménagement des différents quartiers de la ville. D'ailleurs, on ne peut « interpréter un quartier en dehors d'une référence à la globalité dans laquelle il s'insère » (Garden 1981).

Dans la stratégie coloniale de l'organisation de l'espace tananarivien, Ankadifotsy apparaît nettement comme un « quartier périphérique » : il ne se trouve ni dans la vieille ville que l'on tient à la fois à respecter et à charger des symboles de la présence française, ni au cœur de la cité coloniale, modelée dans la perspective d'un « urbanisme progressiste ». L'aménagement du quartier échappe à une finalité politique et résulte pour l'essentiel d'initiatives individuelles, d'où une urbanisation anar-

chique. Les problèmes de l'appropriation foncière et ceux de l'occupation de l'espace dans ce quartier quelque peu anonyme de la capitale nous font pénétrer dans les milieux de la petite et moyenne bourgeoisie malgache, d'où sont issus la plupart des propriétaires et des résidents. On peut ainsi appréhender leur vie quotidienne, leurs pratiques, leurs relations avec certains membres de la colonie européenne — dans cette ville où l'absence de ségrégation facilite des contacts qui reflètent bien les types de rapport dans la société coloniale. Enfin, nous voudrions, dans le domaine quasiment inexploré d'une histoire des quartiers de la ville, apporter ici quelques suggestions de sources, de méthodes, et ouvrir des pistes de recherches sur la ville moyenne qui s'est développée pendant la période coloniale.

#### Pour une étude de quartier

Ankadifotsy s'étend sur une des collines du nord de la ville ; le point géodésique le plus élevé est à 1 270 m (cf. Carte 2). L'endroit devrait son nom au fossé qui ceinturait l'ancien village (la racine hady, « fossé », ayant donné Ankady) et d'où l'on extrayait la chaux pour blanchir les murs, évoquée ici par le terme fotsy, retrouvé dans un autre toponyme : Antanifotsy, à la limite nord-ouest du quartier (Kruger et al. 1941). Il n'est pas toujours aisé de cerner exactement un quartier. Si la tradition conserve le souvenir d'un fossé, limite d'Ankadifotsy, personne n'a pu nous renseigner sur son tracé. La perception que les habitants du quartier et les Tananariviens en général ont d'Ankadifotsy est d'ailleurs faussée pour les motifs suivants : d'une part, Ankadifotsy tient une place importante dans la géographie administrative en tant que chef-lieu de canton et d'arrondissement; d'autre part, afin d'éviter la confusion entre certains toponymes de la capitale, le mot Ankadifotsy accompagne le nom de quartiers voisins: on parle ainsi d'Ambatomitsangana-Ankadifotsy, d'Ankaditapaka-Ankadifotsy pour bien faire la distinction avec des quartiers de la haute ville. Aussi a-t-on tendance à en élargir les limites. Nous retenons ici la localisation donnée par les titres fonciers, notée à partir d'un relevé des géomètres ou d'une simple déclaration des propriétaires (qui peut être entachée de subjectivité). En effet, dans l'échelle du prestige social, Ankadifotsy est mieux coté que certains quartiers contigus, tels Ambodivona ou Mandialaza où l'on pénètre insensiblement. De fait, si l'ancienne avenue Maréchal-Joffre marque bien la limite sud et le vallon de Maitsoririnina la limite ouest, la route de Manjakaray traverse Ankadifotsy du sud au nord et, ailleurs, on passe sans transition dans les quartiers voisins. Le secteur ainsi délimité couvre une superficie de 20 ha environ.

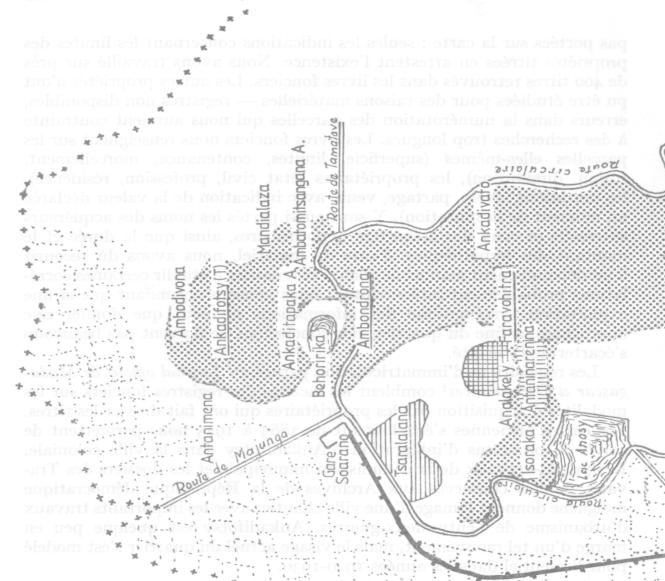
Le plan de repérage au 1/1 000 dressé par le Service topographique et du cadastre nous a permis de relever quelque 600 parcelles. En réalité, le quartier en compte beaucoup plus mais certaines, trop exiguës, ne sont

pas portées sur la carte : seules les indications concernant les limites des propriétés titrées en attestent l'existence. Nous avons travaillé sur près de 400 titres retrouvés dans les livres fonciers. Les autres propriétés n'ont pu être étudiées pour des raisons matérielles — registres non disponibles, erreurs dans la numérotation des parcelles qui nous auraient contrainte à des recherches trop longues. Les livres fonciers nous renseignent sur les parcelles elles-mêmes (superficie, limites, contenance, morcellement, fusion, diminution), les propriétaires (état civil, profession, résidence), les mutations (décès, partage, vente avec indication de la valeur déclarée au moment de la mutation). Y sont aussi portés les noms des acquéreurs successifs et ceux des créanciers hypothécaires, ainsi que la durée et le montant des hypothèques. Faute de matériel, nous avons dû recourir à un dépouillement manuel des fiches et renoncer à établir cerraines corrélations probablement intéressantes; nous pensons cependant que si une exploitation systématique des informations ne peut que donner une approche plus fine du quartier, nos conclusions ne doivent pas beaucoup s'écarter de la réalité.

Les réquisitions d'immatriculation parues au Journal officiel de Madagascar et Dépendances¹ comblent les lacunes des registres fonciers sur les modalités d'acquisition par les propriétaires qui ont fait dresser les titres. Les cartes anciennes s'échelonnant de 1885 à 1945 nous permettent de suivre le processus d'intégration d'Ankadifotsy dans la ville coloniale. Les procès-verbaux de la commission municipale et les dossiers des Travaux publics conservés aux Archives de la République démocratique malgache donnent l'image d'une ville chantier avec les importants travaux d'urbanisme de l'entre-deux-guerres. Ankadifotsy est quelque peu en marge d'un tel mouvement, mais le visage actuel du quartier s'est modelé pour l'essentiel dans les années 1920-1930.

L'étude de l'organisation de l'espace nous a naturellement conduite à nous poser des questions sur la population qui réside à Ankadifotsy et y entretient une vie de quartier. Malgré leurs imperfections, les listes de souscripteurs ouvertes à l'occasion de tel ou tel événement sont extrêmement utiles. Certes, on n'y saisit qu'une partie de la population mais elles peuvent être tout de même significatives — ainsi la liste des souscripteurs versant des secours pour les victimes de l'éruption de la montagne Pelée, en 1902, alors que s'installe un régime de contrainte : plus de 500 Malgaches adultes de sexe masculin (probablement des pères de famille, dans une ville qui devait alors compter quelque 50 000 habitants), répartis

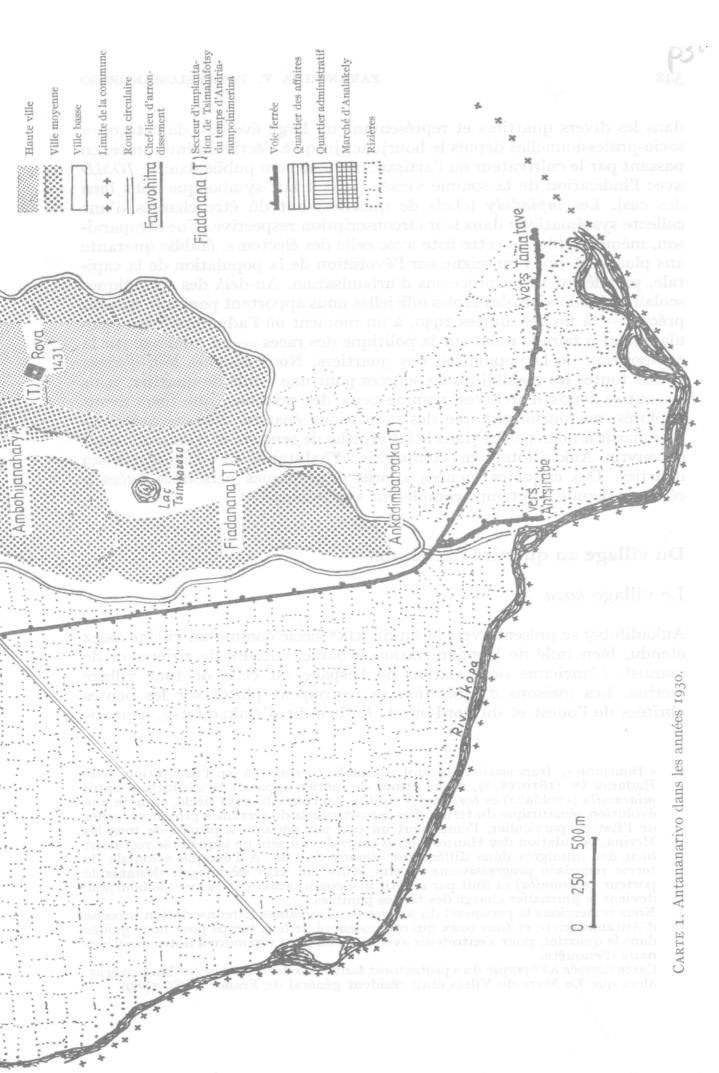
I. Journal officiel de Madagascar et Dépendances (infra: JOMD), publication hebdomadaire du gouvernement général de Madagascar. Le premier numéro date du 20 mars 1896. Le Journal comprend une partie officielle et une partie non officielle où sont insérés les avis de bornage et d'immatriculation de terrains. A partir de 1922, les réquisitions sont publiées dans le supplément du JOMD.



ahamasina .

E'étude de l'organisation de l'espace neus a naturellement conduite à nous poser des quiestions sur la permiation qui réside à Ankadifotsy et y entre-lient une vit de quartier. Malgré leurs imperfections, les listes de sous-cripteurs ouvertes à l'orgasion de tel ou tel événement sont extrêmement utiles. Certes, un si le suisit qu'une partie de la popus un mais elles peuvient être tout de même significatives — ainsi la liste des souscripteurs versant des seculirs pour les gignificatives de l'éruption de la montagne Pelée, en roge, alors que s'entaille un régime de contrainte : plus de 500 Malgre l'es celuites de sexa masqu'his (probablement des pères de famille, dans and ville qui devait alors compéer quelque 50 000 habitants), répartis

r. Lourent operiel de Made et et Depudabets (infra: JOMD), publication hebd emulaire de esevel et de la Madagascar. Le premier numéro date de au mans louved es ved usa partie officielle et une partie noi officielle et de la manufactura de la manufactura de la manufactura de terrains.



dans les divers quartiers et représentant un large éventail de catégories socio-professionnelles depuis le bourjane² jusqu'à l'écrivain-interprète, en passant par le cultivateur ou l'artisan, ont leur nom publié dans le JOMD avec l'indication de la somme versée (tout à fait symbolique dans bien des cas). Les mpiadidy (chefs de quartier) ont dû être chargés d'une collecte systématique dans leur circonscription respective. Une comparaison, même rapide, de cette liste avec celle des électeurs, établie quarante ans plus tard, nous renseigne sur l'évolution de la population de la capitale, parallèlement au processus d'urbanisation. Au-delà des statistiques scolaires, les dossiers des écoles officielles nous apportent pour une période précise — la fin des années 1930, à un moment où l'administration coloniale tient à faire le point sur la politique des races — un éclairage sur la composition de la population des quartiers. Nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les possibilités de sources pour une étude de quartier, mais les autres fonds d'archives, comme ceux des missions, que nous avons explorés, ne fournissent que des indications éparses. Nous avons enfin pris plaisir à nous perdre dans le labyrinthe de sentiers et d'escaliers pour découvrir Ankadifotsy en compagnie d'habitants ou d'étrangers au quartier. Des enquêtes menées auprès de quelques personnes âgées y résidant depuis longtemps complètent nos sources3.

### Du village au quartier résidentiel

#### Le village hova

Ankadifotsy se présente vers la fin du xixe siècle comme un village assez étendu, bien isolé de l'agglomération urbaine, entouré de rizières et de marais4. L'ancienne organisation de l'espace est celle de tout village merina. Les maisons d'habitation se regroupent plutôt sur les pentes abritées de l'ouest et du nord-ouest. Le lieu-dit d'Ankadifotsy, à proxi-

« Bourjane », francisation du mot malgache borizano. Avec l'institution, sous Radama Ier (1810-1828), d'une armée de métier apparaît la distinction entre miaramila (« soldat ») et borizano (« civil »). Au cours du xixe siècle, on note une évolution sémantique du terme. Les ressortissants de certaines provinces, celles de l'Est en particulier, l'emploient un peu par dérision à propos de tous les Merina, population des Hautes Terres centrales au sein de laquelle se recrutent bien des immigrés dans différentes régions de l'île. A l'époque coloniale, le terme remplace progressivement celui utilisé au xixe siècle pour désigner le porteur (maromita) et finit par revêtir une connotation péjorative : le bourjane devient le journalier chargé des tâches pénibles.

Nous remercions le personnel du service des Domaines (circonscription urbaine d'Antananarivo) et tous ceux qui ont consacré de leur temps pour nous guider dans le quartier, pour s'entretenir avec nous ou pour répondre à notre questionnaire d'enquête.

naire d'enquête.

4. Carte dressée à l'époque du « protectorat fantôme » de la France sur Madagascar, alors que Le Myre de Vilers était résident général de France (1886-1889).

mité du temple protestant, devait être le cœur du village. A l'est et au nord, coins du sacré, du religieux, se dessinent nettement des lignes de tombeaux<sup>5</sup> mais on trouve aussi des tombes dispersées ayant sans doute fait partie, avec une ou plusieurs maisons d'habitation, d'un domaine ancestral délimité par un tamboho, mur en terre battue. Quelques enclos de ce genre, parfaitement conservés, s'élèvent encore : on en retrouve des vestiges un peu partout. Les plus grandes tombes, dont l'architecture massive en pierre de taille date de la seconde moitié du xixe siècle, abritent les restes de personnages célèbres : Rainandriamampandry, vainqueur des Français à Farafaty (fort situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Tamatave) en 1885, accusé de rébellion au moment de la conquête coloniale et exécuté en octobre 1896 sur ordre du général Gallieni; Rainimamonjisoa, ancien gouverneur et pasteur de l'importante paroisse d'Analakely (au cœur de la ville basse) de 1872 à 1882 ; Rainimboay, officier « treize honneurs », aide de camp du Premier ministre Rainilaiarivony (Hyais 1971). Les descendants continuent à entretenir ces tombes, alors que la plupart, simples tumuli de pierres laissés à l'abandon, ont perdu leur caractère sacré, servant de séchoir pour le linge, ou même de dépotoir. Les habitants du quartier déclarent en ignorer les propriétaires ou les personnes qui y sont ensevelies. On trouve, dans les campagnes de l'Imerina et dans bien des quartiers de la capitale (Raharijaona et al. 1951-52), les mêmes alignements de vieux tombeaux, à la fois mystérieux et craints, car réputés vazimba6.

Village, Ankadifotsy est surtout peuplé par des cultivateurs au début du siècle: plus de la moitié des souscripteurs de 1902. Un bon tiers exerce le métier de crépisseur ou de briquetier, en relation probablement avec les possibilités offertes par le village lui-même (la chaux) ou par ses environs (l'argile des rizières). Les réquisitions d'immatriculation antérieures à 1930 nous donnent l'image d'un quartier encore semi-rural: des terrains nus, des terrains de culture s'étendant parfois sur quelques dizaines d'ares, des jardins, des vergers, des caféiers qui, en Imerina, poussent généralement dans les fossés entourant les villages. Des pâturages occupent le vallon ouest d'Ankadifotsy, à Maitsoririnina (toponyme caractéristique évoquant une plante courante des pacages et qui résiste aux hivers). C'est d'ailleurs dans ce secteur que le négociant Ulysse Gros, l'un des rares étrangers propriétaires dans le quartier, aménage dès les premières années

5. Nous nous référons ici aux communications, suivies de débats, présentées à un séminaire intitulé « Habitat et habitation », organisé en mai 1984 par l'UER d'histoire de l'École d'enseignement supérieur lettres, Antananarivo, 149 p.

<sup>6.</sup> D'après la tradition orale, les vazimba tompontany (« maîtres de la terre »), premiers occupants du sol, auraient été presque tous chassés du pays merina par de nouveaux venus qui jouissaient d'une supériorité technique. Tout en assumant difficilement ces lointains ancêtres, les Malgaches les redoutent et leur manifestent le plus grand respect. Et on continue à rendre un culte à certains vazimba célèbres.

de la colonisation le domaine appelé Analamanga (ancien nom d'Antananarivo), de plus d'un hectare et contenant « une maison d'habitation, des cases, un jardin et un parc ». Le Sahan'i Gros (« parc de Gros ») devint pour les habitants d'Ankadifotsy un endroit réputé dangereux : réaction symptomatique des Malgaches en présence de vastes domaines ou demeures appartenant à des étrangers et toujours entourés de mystère.

La fondation, en 1867, du temple protestant est un signe de l'importance d'Ankadifotsy où réside — selon Pearse, missionnaire de la London Missionary Society — un fort contingent de chrétiens obligés, faute d'édifice religieux, de fréquenter l'un des temples de la ville ou celui du village de Manjakaray, sur la route d'Ambohimanga. Cette initiative revient aux paroissiens d'Analakely qui organisent une collecte. Mais ce geste de fraternité chrétienne ne reflète-t-il pas aussi, dans une certaine mesure, la solidarité entre les groupes hova (roturiers libres) de l'Avaradrano, circonscription du nord de l'Imerina d'où sont originaires les notables paroissiens d'Analakely et où bien des gens d'Ankadifotsy ont des attaches ?

De fait, Andrianampoinimerina, souverain unificateur de l'Imerina, aurait donné la colline aux Tsimahafotsy (hova de la région d'Ambohimanga) lorsque, voulant faire d'Antananarivo un microcosme du royaume, il assigna à chaque groupe de sujets des secteurs précis de la capitale (Kruger et al. 1941; Tacchi 1892). A l'écart certes, mais bien situé au nord — point privilégié dans l'orientation traditionnelle et sur la route de l'Avaradrano —, Ankadifotsy convient parfaitement à ceux qui ont aidé le roi à prendre le pouvoir. Présents aux abords du Rova, au même titre que les andriana (groupe statutaire noble), les hova de l'Avaradrano ou les mainty tsiarondahy (grands serviteurs royaux), mais sur la pente sudouest (JOMD 1903) -- position non éminente dans l'organisation ancienne de l'espace --, les Tsimahafotsy continuent de jouer à Ankadimbahoaka et à Fiadanana au sud de la ville, à Ankadifotsy au nord, le rôle de sentinelles du royaume ; ils bénéficient en outre de la proximité des rizières (Tacchi 1892). Les enquêtes montrent que cette tranche de l'histoire d'Ankadifotsy n'est pas tombée dans l'oubli. Quelques-uns de nos interlocuteurs insistent sur le fait qu'Ankadifotsy n'a jamais été un village andriana, et ce passé se devine à travers l'appropriation foncière. On comprend alors pourquoi ce quartier garde, ne serait-ce que sentimentalement, le statut de tanindrazana (litt. « terre des ancêtres ») pour des Merina. Cet attachement se voit par exemple dans le souci de faire immatriculer des parcelles qui contiennent juste un tombeau.

7. Andrianampoinimerina (1787-1810), à l'origine souverain de l'un des quatre royaumes de l'Imerina (celui dont la capitale est Ambohimanga, au nord d'Antananarivo), entreprend la réunification de l'Imerina, divisé depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et s'empare d'Antananarivo en 1796. Une fois le pays merina unifié, Andrianampoinimerina se lance dans une politique d'expansion à l'échelle de l'île. Les souverains merina du XIX<sup>e</sup> siècle s'efforceront de suivre les traces d'Andrianampoinimerina.

#### Une urbanisation anarchique

La ville coloniale allait, dans son extension, investir d'abord les collines du nord et les plaines de l'ouest. En effet, la colline d'Ambohijanahary (au sud) est déjà largement occupée et il faut attendre la mise en service du tunnel d'Ambanidia, en 1938, pour que les quartiers de l'est se développent. Des travaux de viabilité, exécutés dans les premières décennies du xxe siècle et qui relèvent d'un plan plus général d'urbanisme, accélèrent l'intégration d'Ankadifotsy dans l'agglomération urbaine : tracé de la route circulaire reliant les faubourgs d'Ambanidia, Ankadivato, Ankadifotsy aux quartiers de Soarano, Isoraka, Mahamasina; dès les premières années de la colonisation, ouverture de l'avenue Maréchal-Joffre. En 1917, de nombreuses maisons de rapport et de jolies villas bordent cette grande artère<sup>8</sup>, bitumée seulement dans les années 1930<sup>9</sup> (ce qui indique le retard pris dans l'aménagement du quartier).

Dans la perspective d'un aménagement d'ensemble des villes, Cornudet, urbaniste, député de Seine-et-Oise, dépose en mars 1915 un projet de loi adopté en mars 1919. Cette loi pose quelques grands principes : grandir, assainir, embellir. Une commission chargée d'étudier l'application de cette loi est mise sur pied à Tananarive. C'est dans ce cadre que l'architecte urbaniste Géo Cassaigne dresse un « Plan programme et d'extension » pour faire de Tananarive une capitale moderne «sans porter une main sacrilège sur la ville du passé ». Les efforts de réorganisation, et en particulier de systématisation, devaient toucher la ville moyenne et la ville basse. Une partie d'Ankadifotsy serait englobée dans la zone industrielle nord et les maisons d'habitation embellies et assainies<sup>10</sup>.

En fait, le problème des quartiers résidentiels revêt un tout autre aspect avec la menace régulière d'une épidémie de peste à partir de 1921. La hantise de la peste entretient la panique au sein de la colonie européenne qui cohabite avec les Malgaches dans bien des quartiers. « Les maisons entassées les unes sur les autres emplissent l'air de puanteur et sèment autour d'elles des semences de peste, de paludisme et de mort », écrit à ce sujet Géo Cassaigne dans un rapport de 1924<sup>11</sup>. Aussi des membres de la commission municipale proposent-ils, outre l'incendie des maisons de pestiférés, le rejet des Malgaches hors du périmètre urbain (Esoavelomandroso 1981). Dans un projet ambitieux, « Le plus grand Tananarive », présenté en 1924, Cassaigne envisage de laisser le vieil Antananarivo « momentanément se consumer par le temps » et invite les

Procès-verbaux de la commission municipale, 1917, Archives de la République

démocratique de Madagascar (infra: ARDM), F 92. Lettre du directeur des Travaux publics au directeur de la compagnie Électricité et eaux de Madagascar, mai 1931, ARDM, IV J 46.

<sup>10.</sup> Extrait des travaux de la commission d'urbanisme, ARDM, F 103 bis.

<sup>11.</sup> Fonds Mithridate no 9, ARDM.

Européens à émigrer vers de futures cités-jardins satellites, les Malgaches vers de futurs villages-jardins satellites.

Le grand Tananarive, directement inspiré de ce courant d'urbanisme caractéristique du premier quart du xxe siècle12, est resté une utopie, face à d'autres priorités : l'aménagement du quartier politique, de celui des affaires, et de la zone industrielle sud longeant la voie ferrée. Les décideurs et les réalisateurs n'accordent un intérêt aux quartiers résidentiels que dans la mesure où leur aménagement touche la colonie européenne et s'annonce une fructueuse opération financière. Ainsi, après des travaux de terrassement adjugés en 1908 à l'entrepreneur Rossignol, le plateau d'Isoraka, situé à proximité du centre politique, est organisé suivant un plan parcellaire<sup>13</sup>. L'administration n'hésite pas, malgré les lourdes implications financières du programme — vu la valeur foncière du secteur —, à homologuer un plan d'alignement et de nivellement car le plateau « se prête admirablement à l'édification d'une agglomération européenne »14. A Isoraka, le contraste est frappant entre le plateau avec son plan en damier et les pentes de la colline sur lesquelles les maisons appartenant à des Malgaches s'accrochent sans aucun ordre. Près d'Ankadifotsy, ce sont les quartiers de la ville basse, Antanimena et Behoririka, où l'on pouvait procéder aisément à un lotissement, qui ont retenu l'attention des entrepreneurs Lasnier ou Gaillard<sup>15</sup>. Profitant d'appuis dans les milieux de l'administration pour obtenir des subventions, ces derniers font assainir et morceler de vastes étendues de rizières achetées à des Malgaches propriétaires de parcelles en indivision ou rachetées à des spéculateurs fonciers européens, comme les frères Louys<sup>16</sup>, engagés eux-mêmes dans une opération de lotissement du côté d'Antsahavola, à proximité du marché d'Analakely<sup>17</sup>. Sa situation légèrement excentrique, sa configuration, sa vocation de quartier résidentiel malgache desservent Ankadifotsy. Son aménagement n'est pas une priorité; or, le quartier se développe très vite. Le constat d'impuissance à résoudre des problèmes qui se sont accumulés au fil des années devient un leitmotiv dans toute la correspondance administrative touchant à l'organisation du quartier.

<sup>12.</sup> Le plan Cassaigne s'inscrit bien dans la perspective de toute une série de traités d'urbanisme parus entre 1900 et 1930, et dont les titres cités à la fin de son article (Cassaigne 1927) sont très instructifs : ainsi, de Georges Benoît-Lévy, La cité jardin; Villages jardins et banlieues jardins; Art et coopération dans les cités jardins; ou, d'Amédée Bonde, Traité pratique de l'aménagement, de l'extension, de l'embellissement des villes et des lotissements.

<sup>13.</sup> Lettre d'un conducteur de travaux au directeur des Travaux publics, fév. 1908, ARDM, F 105.

<sup>14.</sup> Note de l'administrateur-maire, 1917, ARDM, F 105.

<sup>15.</sup> ARDM, F 103 bis. 16. Les frères Louys achètent des terrains qu'ils revendent après un ou deux ans (voir les réquisitions d'immatriculation).

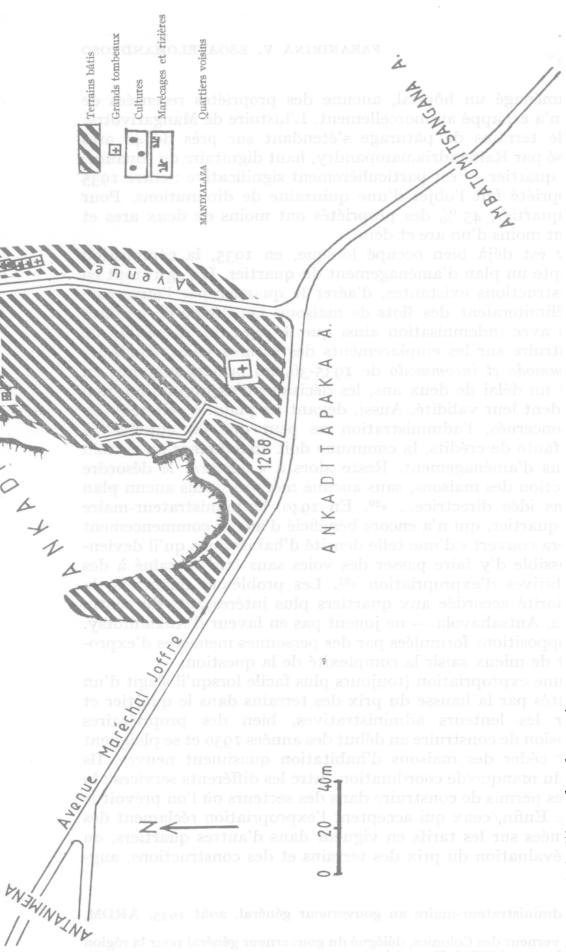
<sup>17.</sup> ARDM, F 103 bis.

Dès 1912, l'administrateur-maire propose, mais en vain, la création d'un marché de quartier pour les besoins d'une population sans cesse croissante. Dans les rapports semestriels, les directeurs qui, de 1926 à 1940, se succèdent à la tête de l'école officielle d'Ankadifotsy, soulignent tous « l'intérêt de doter le quartier dont l'importance s'intensifie considérablement d'un personnel suffisant et d'un bâtiment scolaire qui lui sont dignes »18. A chaque rentrée scolaire, ils se voient en effet dans l'obligation de refuser quelques centaines d'élèves. Au recensement de 1931, Ankadifotsy apparaît, avec 7 000 habitants, comme l'un des quartiers les plus peuplés (le troisième après Ambondrona et Isotry). D'après une carte dressée dans les années 1930 par le service des Travaux publics, la colline d'Ankadifotsy, avec cent habitants à l'hectare, paraît moins surchargée que celles de la ville haute, de Faravohitra ou d'Ambondrona, où la densité atteint deux cents à trois cents habitants à l'hectare. Mais le rapprochement entre le chiffre de population et l'extension du quartier telle que nous l'avons définie donne une densité de trois cent cinquante habitants à l'hectare. L'écart important entre ce chiffre et celui porté sur la carte des Travaux publics renvoie bien à l'incertitude sur les limites du quartier et peut-être à la différence entre le quartier « vécu » et le secteur défini par l'administration. En tout cas, à la veille de la Seconde Guerre, le quartier relève de l'arrondissement le plus peuplé de la capitale (Kruger et al. 1941).

Le service du Cadastre y organise au début des années 1930 toute une série d'opérations de bornage, à la fois pour répondre à la demande des propriétaires qui, avant eu vent de projets d'aménagement, tiennent à régulariser leur situation, et pour faire le point dans un quartier où les constructions se sont multipliées d'une manière anarchique. L'allure d'Ankadifotsy a considérablement changé à partir de 1930. Son caractère semi-rural s'efface progressivement, la colline se couvre de maisons d'habitation abritant surtout des travailleurs citadins. Sur quatre cents propriétés munies d'un titre foncier — deux tiers des titres ont été dressés entre 1930 et 1945 —, cinq seulement portent exclusivement des cultures et une soixantaine sont enregistrées comme « terrains à bâtir ». Ailleurs s'élèvent des maisons d'habitation avec ou sans dépendances, entourées ou non de jardinets. Des maisons ont dû être construites un peu plus tard sur les « terrains à bâtir »19. Les maisons occupent quelquefois des parcelles minuscules de 50 m<sup>2</sup>. Une telle situation peut résulter soit d'un partage égal entre des héritiers, en vertu de la règle successorale merina, soit d'un démembrement d'une grande propriété au terme d'une série de ventes. La plupart des propriétés de plus de trois ares ont été touchées par le phénomène et, mis à part le domaine de la Santé où les sœurs fran-

<sup>18.</sup> École officielle d'Ankadifotsy, ARDM, G 328.

<sup>19.</sup> Il faudrait, pour suivre avec précision cette évolution, consulter les dossiers des titres eux-mêmes, mais le visage actuel du quartier nous en donne une idée : une forêt de maisons littéralement collées les unes aux autres.



CARTE 2. Ankadifotsy dans les années 1930.

ciscaines ont aménagé un hôpital, aucune des propriétés recensées de 10 ares et plus n'a échappé au morcellement. L'histoire de Mangarivotra, un ensemble de terrains de pâturage s'étendant sur près de 40 ares — héritage laissé par Rainandriamampandry, haut dignitaire du royaume enterré dans le quartier — est particulièrement significative : entre 1935 et 1948, la propriété fait l'objet d'une quinzaine de diminutions. Pour l'ensemble du quartier, 45 % des propriétés ont moins de deux ares et plus de 30 % ont moins d'un are et demi.

Ankadifotsy est déjà bien occupé lorsque, en 1935, la commission municipale adopte un plan d'aménagement du quartier. Il s'agit, tout en évitant les constructions existantes, d'aérer le quartier par l'ouverture de rues qui délimiteraient des îlots de maisons. On décide de mesures d'expropriation avec indemnisation ainsi que le rejet des demandes de permis de construire sur les emplacements des futures voies. Après les enquêtes de commodo et incommodo de 1935-36, les projets sont mis en veilleuse. Passé un délai de deux ans, les décisions d'expropriation, non appliquées, perdent leur validité. Aussi, devant les plaintes réitérées des propriétaires concernés, l'administration ne peut que les autoriser à construire car, faute de crédits, la commune doit abandonner un certain nombre de plans d'aménagement. Reste alors à « déplorer le désordre dans la construction des maisons, sans aucune méthode, sans aucun plan d'ensemble, sans idée directrice... »20. En 1940, l'administrateur-maire souligne que le quartier, qui n'a encore bénéficié d'aucun commencement d'urbanisme, sera couvert « d'une telle densité d'habitations qu'il deviendra quasi impossible d'y faire passer des voies sans être entraîné à des dépenses prohibitives d'expropriation »21. Les problèmes financiers, la guerre et la priorité accordée aux quartiers plus intéressants du centre — Ambatomena, Antsahavola — ne jouent pas en faveur d'Ankadifotsy. L'examen des oppositions formulées par des personnes menacées d'expropriation permet de mieux saisir la complexité de la question.

Redoutant une expropriation (toujours plus facile lorsqu'il s'agit d'un terrain nu), tentés par la hausse du prix des terrains dans le quartier et encouragés par les lenteurs administratives, bien des propriétaires prennent la décision de construire au début des années 1930 et se plaignent alors de devoir céder des maisons d'habitation quasiment neuves. Ils profitent aussi du manque de coordination entre les différents services : la voirie délivre des permis de construire dans des secteurs où l'on prévoit le tracé d'une rue. Enfin, ceux qui acceptent l'expropriation réclament des indemnités alignées sur les tarifs en vigueur dans d'autres quartiers, ou bien une juste évaluation du prix des terrains et des constructions, aug-

<sup>20.</sup> Lettre de l'administrateur-maire au gouverneur général, août 1935, ARDM, F 103 bis.

<sup>21.</sup> Lettre au gouverneur des Colonies, délégué du gouverneur général pour la région centrale, avril 1940, ARDM, F 103 bis.

menté de la plus-value que les propriétés ont acquise, vu le développement d'Ankadifotsy<sup>22</sup>.

Situé à une vingtaine de minutes de marche du quartier des affaires, de la gare, du centre administratif et même des écoles secondaires confessionnelles les plus réputées alors, Ankadifotsy présente des avantages non négligeables. Mieux coté que les quartiers insalubres et plus populaires des plaines de l'ouest, il attire volontiers la petite et moyenne bourgeoisie malgache, soucieuse de se donner un « statut social » par le choix de son lieu de résidence. L'intérêt que ce quartier suscite peut se deviner à travers la fréquence des mutations par vente : en l'espace d'une quinzaine d'années (1935-1950), 37 % des parcelles ont changé au moins une fois de propriétaire. Certaines ont subi deux mutations (10 %), d'autres trois et plus (10 %). Nous avons, à partir des prix mentionnés dans les livres, tenté une étude de la spéculation foncière, mais les terrains sont généralement sousévalués dans les déclarations (lors des mutations, chacune des parties veut éviter des frais de transaction trop élevés). Il faudrait corriger ces prix à l'aide d'un coefficient difficile à calculer. De plus, aucun des titres n'indique de prix antérieurs à 1935, lacune extrêmement gênante car le quartier a justement pris son essor vers 1930. Le prix moyen du mètre carré bâti semble en tout cas monter jusqu'à la veille de la Seconde Guerre. On remarque ensuite une chute des prix. Ceux-ci ne remonteront qu'après la guerre<sup>23</sup>. A Ankadifotsy, colline densément peuplée d'une manière anarchique, la bonne bourgeoisie tananarivienne préfère les quartiers voisins et plus aérés d'Ambatomitsangana et Tsiazotafo, ou les lotissements de la ville basse.

# Ankadifotsy: quartier de la petite et moyenne bourgeoisie malgache

1941

### Visages du quartier

L'ouverture depuis une vingtaine d'années de nouvelles écoles, celle d'épiceries ou de magasins importants donnant sur les principales rues et, plus encore, l'installation au cœur même du quartier de bouchers, de marchands de brèdes, de gargotiers, ont beaucoup changé la vie d'un

22. Réserves formulées à propos de l'aménagement du quartier, ARDM, F 103 bis. 23. Prix moyen (en francs de 1938) du mètre carré de terrain bâti:

	1935	218	1942	164
	1936	272	1944	122
	1937	270	1945	77
	1938	155	1946	25
	1939	188	1948	51
	1940	163	1949	54

143

quartier qui ne devait pas être aussi animé à l'époque coloniale<sup>24</sup>. Les titres fonciers ne signalent que de rares épiceries et boucheries, presque toutes situées dans le secteur nord, en bordure de l'avenue d'Ankadifotsy. Quartier résidentiel, Ankadifotsy ne compte presque exclusivement que des maisons d'habitation.

La contenance des parcelles permet de se faire une idée de l'organisation de l'habitat individuel. Celui-ci comprend en général (50 % des propriétés pour lesquelles on possède une description sommaire) une maison d'habitation, une cuisine et des latrines. Si un coin de la maison d'habitation peut être aménagé en cuisine, les latrines sont toujours construites à part (plus de 10 % des propriétés ont « maison d'habitation et WC »). indices du mode de vie et des problèmes de viabilité dans le quartier. L'électricité et l'eau courante atteignent Ankadifotsy, mais les habitations individuelles sont loin d'avoir « tout le confort » --- et pour cause! En 1931, les responsables de la compagnie Électricité et eaux de Madagascar se déclarent dans l'impossibilité de donner une quelconque prévision des branchements d'eau car les « propriétaires du quartier, en majorité des Malgaches, n'envisagent l'installation de l'eau dans un immeuble que sur les instances des locataires et lorsqu'ils s'y trouvent obligés »25.

Le quart des titres étudiés est décrit seulement comme « maison d'habitation » ou « terrain bâti ». Étant donné les précisions fournies pour les autres titres, on peut penser qu'il s'agit alors effectivement de maisons toutes simples, parfois appelées « cases », terme évoquant les maisons traditionnelles merina d'une seule pièce avec ou sans étage. Ce type de maisons en terre battue, aux murs blanchis à la chaux, existe toujours et, si elles sont maintenant couvertes de tuiles ou de tôles, les toits de chaume, selon un informateur, n'avaient pas encore disparu en 1940. Les divers ajouts — appentis, cloison sur la véranda, étage supplémentaire — ont enlaidi un quartier où certaines constructions rappellent tout à fait le style des maisons merina de la fin du XIXe siècle : le toit de tuiles à double pente, la brique, l'étage, la véranda. Le fer forgé finement travaillé ou la sculpture du bois des vérandas donnent encore plus de charme à ces maisons.

Enfin, en bordure des deux grands axes (avenues Maréchal-Joffre et d'Ankadifotsy), s'élèvent quelques grandes demeures datant des années 1920-1930, dans le style des constructions d'un entrepreneur appelé Cornebois : maisons de briques à un étage, d'allure massive. flanquées d'une tour carrée, avec des balcons ornés de balustres. Ces demeures forment la façade d'Ankadifotsy mais ne sont pas les plus

Travaux publics, mai 1931, ARDM, IV J 46.

<sup>24.</sup> D'après les personnes interrogées, les marchands craignaient d'enfreindre les règlements de voirie pendant la colonisation et n'osaient alors encombrer ni les trottoirs, ni les sentiers au cœur du quartier. 25. Lettre de la compagnie Électricité et eaux de Madagascar au directeur des

caractéristiques du quartier, ce qui est par exemple le cas sur le plateau d'Isoraka, quartier à « niveau de vie européen ».

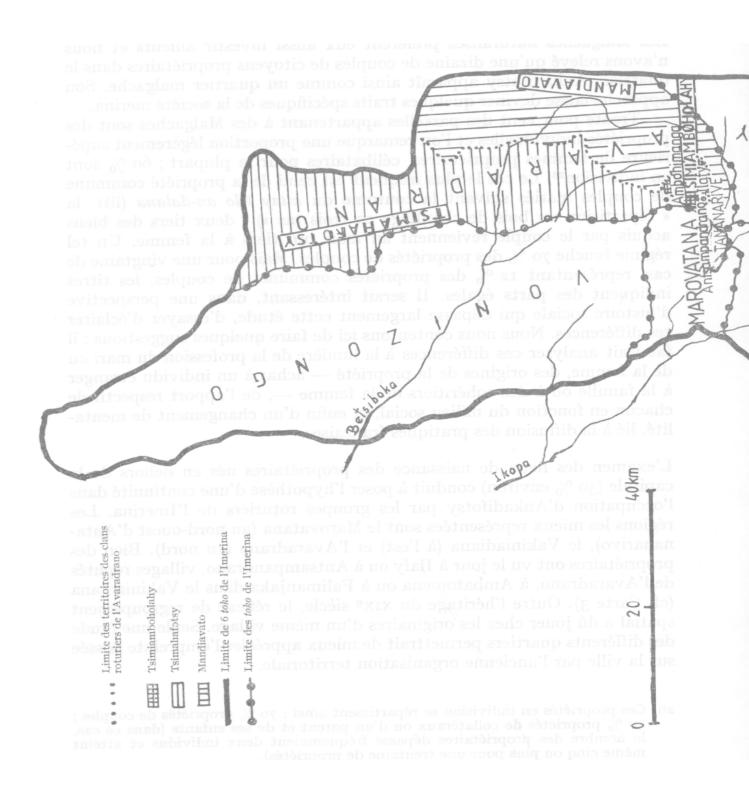
## Appropriation foncière et relations sociales dans la capitale

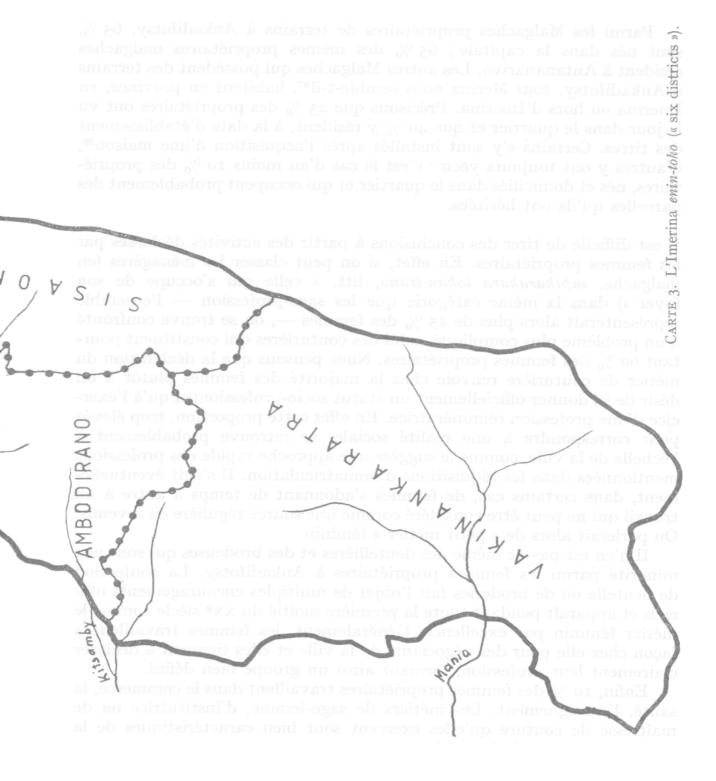
Une dizaine d'étrangers seulement ont acquis des terrains à Ankadifotsy : un Grec, un Indien, le négociant Ulysse Gros et quelques Réunionnais. Les Malgaches naturalisés préfèrent eux aussi investir ailleurs et nous n'avons relevé qu'une dizaine de couples de citoyens propriétaires dans le quartier. Ankadifotsy apparaît ainsi comme un quartier malgache. Son approche laisse deviner quelques traits spécifiques de la société merina.

Trente pour cent des parcelles appartenant à des Malgaches sont des propriétés individuelles et l'on remarque une proportion légèrement supérieure de femmes propriétaires, célibataires pour la plupart ; 60 % sont en indivision<sup>26</sup>. Le cas le plus fréquent est celui de la propriété commune de couples mariés suivant la coutume du kitay telo an-dalana (litt. la « répartition du bois de chauffage en trois tas ») : deux tiers des biens acquis par le couple reviennent au mari, un tiers à la femme. Un tel régime touche 70 % des propriétés de couples. Mais pour une vingtaine de cas, représentant 12 % des propriétés communes de couples, les titres indiquent des parts égales. Il serait intéressant, dans une perspective d'histoire sociale qui dépasse largement cette étude, d'essayer d'éclairer ces différences. Nous nous contentons ici de faire quelques suggestions : il faudrait analyser ces différences à la lumière de la profession du mari ou de la femme, des origines de la propriété — achat à un individu étranger à la famille ou à des cohéritiers de la femme —, de l'apport respectif de chacun en fonction du milieu social, et enfin d'un changement de mentalité, lié à la diffusion des pratiques françaises.

L'examen des lieux de naissance des propriétaires nés en dehors de la capitale (30 % environ) conduit à poser l'hypothèse d'une continuité dans l'occupation d'Ankadifotsy par les groupes roturiers de l'Imerina. Les régions les mieux représentées sont le Marovatana (au nord-ouest d'Antananarivo), le Vakiniadiana (à l'est) et l'Avaradrano (au nord). Bien des propriétaires ont vu le jour à Ilafy ou à Antsampandrano, villages réputés de l'Avaradrano, à Ambatomena ou à Falimanjaka dans le Vakiniadiana (cf. Carte 3). Outre l'héritage du xixe siècle, le réflexe de regroupement spatial a dû jouer chez les originaires d'un même village. Seule une étude des différents quartiers permettrait de mieux apprécier l'empreinte laissée sur la ville par l'ancienne organisation territoriale.

<sup>26.</sup> Ces propriétés en indivision se répartissent ainsi : 70 % propriétés de couples ; 30 % propriétés de collatéraux ou d'un parent et de ses enfants (dans ce cas, le nombre des propriétaires dépasse fréquemment deux individus et atteint même cinq ou plus pour une trentaine de propriétés).





Parmi les Malgaches propriétaires de terrains à Ankadifotsy, 65 % sont nés dans la capitale; 65 % des mêmes propriétaires malgaches résident à Antananarivo. Les autres Malgaches qui possèdent des terrains à Ankadifotsy, tous Merina nous semble-t-il<sup>27</sup>, habitent en province, en Imerina ou hors d'Imerina. Précisons que 25 % des propriétaires ont vu le jour dans le quartier et que 40 % y résident, à la date d'établissement des titres. Certains s'y sont installés après l'acquisition d'une maison<sup>28</sup>, d'autres y ont toujours vécu : c'est le cas d'au moins 10 % des propriétaires, nés et domiciliés dans le quartier et qui occupent probablement des parcelles qu'ils ont héritées.

Il est difficile de tirer des conclusions à partir des activités déclarées par les femmes propriétaires. En effet, si on peut classer les ménagères (en malgache, mpikarakara tokan-trano, litt. « celle qui s'occupe de son foyer ») dans la même catégorie que les sans-profession — l'ensemble représenterait alors plus de 15 % des femmes —, on se trouve confronté à un problème plus compliqué, celui des couturières qui constituent pourtant 60 % des femmes propriétaires. Nous pensons que la déclaration du métier de couturière renvoie chez la majorité des femmes plutôt à un désir de se donner officiellement un statut socio-professionnel qu'à l'exercice d'une profession rémunératrice. En effet cette proportion, trop élevée pour correspondre à une réalité sociale, se retrouve probablement à l'échelle de la ville, comme le suggère une approche rapide des professions mentionnées dans les réquisitions d'immatriculation. Il s'agit éventuellement, dans certains cas, de femmes s'adonnant de temps à autre à un travail qui ne peut être considéré comme une source régulière de revenus. On parlerait alors de « petit métier » féminin.

Il n'en est pas de même des dentellières et des brodeuses qui sont une minorité parmi les femmes propriétaires à Ankadifotsy. La confection de dentelle ou de broderies fait l'objet de multiples encouragements officiels et apparaît pendant toute la première moitié du xxe siècle comme le métier féminin par excellence. Généralement, les femmes travaillent à facon chez elle pour des négociants de la ville et elles tiennent à déclarer clairement leur profession, formant ainsi un groupe bien défini.

Enfin, 10 % des femmes propriétaires travaillent dans le commerce, la santé, l'enseignement. Les métiers de sage-femme, d'institutrice ou de maîtresse de couture qu'elles exercent sont bien caractéristiques de la petite et moyenne bourgeoisie.

Un recensement des professions masculines donne des résultats similaires : dans cet ancien village, les cultivateurs ne représentent plus vers la fin des années 1930 que 5 % des propriétaires. Les autres propriétaires

<sup>27.</sup> Un relevé des lieux de naissance et une rapide étude d'anthroponymie nous permettent d'avancer cette hypothèse. 28. Enquêtes.

malgaches du sexe masculin se répartissent dans les catégories socio-professionnelles suivantes: fonctionnaires (32 %), artisans (27 %), commerçants (25 %), employés de commerce (14 %).

Une étude des réquisitions d'immatriculation laisse deviner un important mouvement de propriétés qui affecte le secteur dans les premières décennies du xxe siècle, lorsque Ankadifotsy cesse d'être un faubourg. En dehors de quelques propriétés données ou héritées (les requérants invoquent la loi locale de 1896<sup>29</sup> ou la succession de leurs parents et grands-parents), la plupart des terrains, bâtis ou non, ont été achetés par de nouveaux propriétaires. Parfois il est précisé que les vendeurs résident à Ankadifotsy; nous pouvons ainsi avoir une idée de ce mouvement de repli d'anciens habitants sur des villages auxquels les rattachent des liens familiaux. Les titres fonciers nous livrent indirectement des renseignements sur les modalités d'acquisition des propriétés et, par ce biais, sur certains types de rapport qui s'établissent dans la société tananarivienne.

La fréquence (30 %) des hypothèques qui grèvent les propriétés pour une durée relativement longue (deux à dix ans) témoigne des pratiques d'une bourgeoisie qui n'hésite pas à s'endetter pour investir ailleurs ou dans le quartier, comme le révèle la coıncidence entre la date d'acquisition du terrain et celle du début d'une hypothèque. Mais très couramment, cette bourgeoisie se voit aussi dans l'obligation, sans doute pour résoudre quelque problème ponctuel, d'engager terrains et maisons pour un délai assez court, quelques mois, deux ans au maximum<sup>30</sup>. Les créanciers sont alors exclusivement des Malgaches, avec une forte proportion d'hommes

Les Français et les Créoles, eux, accordent des prêts de plus longue durée et leurs pratiques sont intéressantes pour une approche de la société coloniale urbaine. Il arrive par exemple que plusieurs créanciers (jusqu'à cinq ou sept) s' « entendent » sur l'hypothèque d'une propriété pendant une même période. Serait-ce là l'indice d'une « médiocrité » des créanciers eux-mêmes, incapables de prêter une somme élevée, ou ne faudrait-il pas y voir plutôt le souci de répartir les risques et de s'assurer une meilleure rentrée des créances en prêtant à un certain nombre de propriétaires ? Les noms d'une douzaine de créanciers (sur les soixante-dix que nous avons relevés) reviennent fréquemment. Pourrait-on les retrouver dans les opérations concernant d'autres quartiers? Nous sommes tentée de répondre positivement au moins pour quelques-uns, vu leur situation et les renseignements fournis par d'autres sources : il s'agit de notaires ou d'épouses de notaires (dans ce milieu de créanciers étrangers, il y a autant

<sup>29.</sup> Cette loi pose le principe du respect de la propriété coutumière pour les Malgaches qui possèdent des terres depuis longtemps.
30. Voici les proportions pour les hypothèques de courte durée : 6 mois, 22 %; 6 à 12 mois, 26 %; 13 à 24 mois, 21 %.

de femmes que d'hommes), d'entrepreneurs et, surtout, d'administrateurs de la région ou de la ville de Tananarive. Dans un rapport de 1922, l'inspecteur des Colonies, Henri, dénonce la pratique des prêts hypothécaires par le personnel de l'administration coloniale<sup>31</sup>, mais elle persiste jusque dans les années 1940. Les liens de subordination entre les fonctionnaires malgaches et leurs supérieurs hiérarchiques se trouvent ainsi renforcés par des obligations financières. Peu intéressés par ce quartier résidentiel malgache, administrateurs et colons exercent cependant une pression non négligeable sur les propriétaires — ce qui donne une idée des jeux d'influence et de pouvoir dans la capitale.

#### Vie de quartier et contacts à l'échelle de la ville

S'il est difficile d'apprécier la proportion de locataires et de propriétaires installés dans le quartier, les sources permettent tout de même d'en déterminer globalement les résidents, eux aussi issus de la petite et moyenne bourgeoisie.

Dans les années 1940, les électeurs du quartier forment 5 % du collège électoral autochtone de la capitale (constitué de 4 000 adultes âgés de 21 ans au moins, de sexe masculin et répondant à l'un des « critères de notabilité » requis de tout électeur : être fonctionnaire, diplômé, patenté,...). Il nous est encore impossible, au stade où nous sommes actuellement dans le dépouillement de ces listes, de situer la population du quartier dans l'ensemble urbain, mais nous pouvons avancer quelques conclusions.

Dans le milieu des colons, le quartier n'attire quasiment que des Réunionnais, employés du chemin de fer ou militaires. En ce qui concerne les Malgaches, on relève un fort pourcentage de fonctionnaires (75 %) et, indice plus intéressant, 25 % travaillent dans les chemins de fer. La proximité de la gare, les relations entre les employés d'un même service, voire leurs liens de parenté — comme le suggèrent certains de nos informateurs — ont dû jouer dans le choix du quartier.

Deuxième piste de recherche au sujet de cette population : ses origines géographiques. Les statistiques par races des effectifs scolaires, à utiliser avec précaution étant donné la manière dont elles ont pu être établies (simples déclarations des élèves relevées par des enseignants qui, selon leur option politique et leur conscience professionnelle, faisaient ce genre de travail avec plus ou moins de sérieux) apportent pour la fin des années 1930 des renseignements qui a priori, ne nous semblent pas erronés et qui sont d'ailleurs confirmés par les enquêtes : 75 % des élèves seraient hova, indice d'une continuité entre les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles<sup>32</sup>.

<sup>31.</sup> Archives nationales/Section outre-mer (Paris), Affaires politiques, C 3223. 32. Les tableaux statistiques distinguent nettement au sein de la population merina

<sup>32.</sup> Les tableaux statistiques distinguent nettement au sein de la population merina les andriana (nobles), hova (roturiers libres) et hovavao (esclaves affranchis). ARDM G 328.

L'absence de confort dans presque toutes les maisons individuelles multiplient les occasions de contact entre les résidents du quartier. Enfants, femmes, ou domestiques dans les familles les plus aisées, se rencontrent aux bornes-fontaines ou au lavoir de Maitsoririnina. Les sentiers de ce quartier densément bâti offrent aux jeunes un espace de jeux ou même un refuge<sup>33</sup>. Le lieu privilégié de la sociabilité populaire reste cependant le terrain de rugby d'Ankorondrano, au nord d'Ankadifotsy. La première association sportive du quartier, l'Union sportive d'Ankadifotsy, date de 1924. Les matches de rugby entretiennent une solidarité de quartier qui n'exclut pas des solidarités nouées à l'échelle de la ville.

Les chrétiens d'Ankadifotsy ont la possibilité de se retrouver au temple protestant d'Ankadifotsy ou dans l'un des édifices religieux du voisinage : le temple protestant d'Ambodivona, l'église anglicane d'Ambatomitsangana et la paroisse catholique d'Antanimena dont la fondation, en 1924, est liée au développement du secteur nord-ouest de la ville. Si la fréquentation d'une église catholique s'inscrit en principe dans une certaine géographie paroissiale, le choix d'un temple protestant obéit plutôt à d'autres considérations. Au-delà de la diversité des rites, les traditions ancestrales jouent un rôle essentiel : bien des protestants d'Ankadifotsy fréquentent régulièrement leur fiangonan-drazana (« temple des ancêtres ») situé ailleurs dans la ville<sup>34</sup>. De son côté, le temple d'Ankadifotsy reste le temple des ancêtres pour des étrangers au quartier.

Les habitants d'Ankadifotsy effectuent ainsi — occasionnellement pour le règlement d'une affaire, hebdomadairement pour leur vie religieuse, et quotidiennement pour le travail ou le ravitaillement — des trajets qui les conduisent vers d'autres quartiers. Le temple, l'hôpital des sœurs, la cantine de l'école officielle ouverte aux élèves d'établissements privés des environs, sont des « espaces de contact » à l'échelle de la ville. Ce quartier, marginal pour le pouvoir colonial, s'intègre parfaitement dans l'ensemble urbain.

\*

L'évolution d'Ankadifotsy illustre bien, nous semble-t-il, le processus d'urbanisation qui a concerné une grande partie de l'agglomération tananarivienne dans la première moitié du xxe siècle : l'intégration dans la ville de hameaux épars. Le relief de collines ne facilite pas l'application des principes d'urbanisme moderne. Délaissé par les « bâtisseurs » officiels,

33. Les enquêtes soulignent l'importance des helakelan-trano (litt. l' « espace entre deux maisons ») dans la vie des jeunes qui s'y retrouvent pour échapper à l'univers étriqué de l'unique pièce où s'entasse toute la famille.

34. Les informations concernant le temple d'Ankadifotsy nous ont été communiquées par J. W. Rabemanahaka, pasteur de ce temple et par ailleurs auteur d'une brochure que nous avons utilisée pour l'historique de la fondation de cet édifice religieux (RABEMANAHAKA 1967).

le quartier doit beaucoup aux initiatives individuelles. L'occupation rapide et désordonnée d'Ankadifotsy est significative d'un phénomène à l'échelle de la capitale décrit en ces termes par R. Boudry (1933) : « Les moindres parcelles ont été appropriées, chacun a construit à sa guise... » S'il est hasardeux d'extrapoler les conclusions au sujet d'Ankadifotsy, chaque quartier ayant son originalité et méritant de ce fait une monographie, la texture et l'occupation d'une série de quartiers résidentiels de colline laissent deviner une évolution comparable, des problèmes similaires.

Université de Madagascar, UER d'histoire, Antananarivo.

#### BIBLIOGRAPHIE

\*\*\*

« Tananarive et ses environs », Supplément au Journal officiel de Madagascar et Dépendances (Tananarive, Gouvernement général) : 1-x1v.

BAUDIN, E. & RABEARIVELO, J. J.

1937 Tananarive, ses quartiers et ses rues, Tananarive, Imp. de l'Imerina, 90 p.

BOUDRY, R.

1933 « Les villes malgaches : Tananarive », Revue de Madagascar, 3 : 55-112.

CASSAIGNE, G.

"« La ville moderne et la circulation », Bulletin économique. Documentation | Études (Tananarive, publication officielle): 174-184.

Cousins, W. E.

"The Great Hova City", Antananarivo Annual and Madagascar Magazine, IV (3), 15: 368-373.

DEVIC, T.

Tananarive, ses origines, son développement, son état actuel, Tananarive, Imp. officielle, 268 p.

Donque, G.

1968 « Les grandes villes d'Afrique et de Madagascar. Tananarive », Notes et Études documentaires, 3529-3530 : 2-89.

ESOAVELOMANDROSO, F.

« Résistance à la médecine en situation coloniale : la peste à Madagascar », Annales ESC, XXXVI (2) : 168-190.

FONTOYNONT, H.

1942-43 « Toponymie de Tananarive », Bulletin de l'Académie malgache, n.s., XXV: 179-186.

FOURNIER, H.

Tananarive. Étude d'économie urbaine, Strasbourg (« Mémoires de l'Institut de recherche scientifique de Madagascar » sér. C, t. I, fasc. 1 : 29-157).

GARDEN, M.

1981 « Le quartier, nouvel objet de l'histoire ? », Économie et Humanisme, 261 : 51-59.

HYAIS, M.-C.

1971 « Le tombeau de Rainimboay », Bulletin de Madagascar, XXI, 304: 765-768.

KRUGER, E., RAVELOJAONA & JONAH-GABRIEL, F., eds.

1937- Boky Firaketana ny fiteny sy ny zavatra Malagasy (Dictionnaire encyclopédique malgache), Antananarivo, Imp. industrielle. (Paraît à partir de 1937, sous forme de brochures numérotées.)

MANTAUX, C.

1969 « Tananarive d'autrefois, Antananarivo fahizay », Revue de Madagascar, n.s., 47-48: 4-61.

OBERLÉ, P.

Tananarive et l'Imerina. Description historique et touristique, Tananarive, chez l'Auteur, 183 p.

RABEMANAHAKA, J. W.

1967 Fanaovan-jiro volamena [Chandeliers d'or], Tananarive, Industrie graphique tananarivienne, 32 p.

RAHARIJAONA, B., RAHARIJAONA, J. & RAVELOSON, G.

1951-52 « Les vieux tombeaux de Tananarive », Bulletin de l'Académie malgache, n.s., XXX : 43-44.

RAINITOVO

Antananarivo fahizay, na fomba na toetra amam-pahaon'ireo olona tety tamin'izany [Antananarivo d'autrefois, mœurs et coutumes de ses habitants en ce temps-là], Tananarive, Librairie de la Friends' Foreign Mission Association, 116 p.

SAEZ, G.

1981 « Le quartier ? Un enjeu », Économie et Humanisme, 261 : 5-17.

TACCHI, A.

\* King Andrianampoinimerina and the Early History of Antananarivo and Ambohimanga », Antananarivo Annual and Madagascar Magazine, IV (4), 16: 474-496.

TRÉANTON, J. R.

1971 « Quelques travaux récents d'histoire et de sociologie urbaines », Revue française de Sociologie, XII (4): 589-596.